

LE JOURNAL DE SAINT DENIS

Club 27, un mythe du rock

Brian Jones, Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison. En deux ans, de juillet 1969 à juillet 1971, ces quatre immenses monuments de la musique rock sont morts, en pleine gloire et tous à l'âge de 27 ans. Cette macabre similitude a engendré un bien curieux mythe, celui du Club des 27 (appelé aussi Forever 27 Club), qu'ont rejoint plus tard Kurt Cobain en 1994 et Amy Winehouse en 2011 et qu'avait « anticipé » le bluesman américain Robert Johnson en 1938. C'est à partir de ce mythe que Guillaume Barbot a, en 2012, créé le spectacle *Club 27*, repris au TGP du 4 au 15 avril. « Je ne suis pas de cette époque (il a 35 ans), mais beaucoup de gens de ma génération idolâtrèrent ces musiciens et la musique rock de ces années 1960, 1970. Et ce sont aussi mes racines : je suis né en écoutant les Beatles et les Rolling Stones », avoue-t-il. Il faut dire que bon sang ne saurait mentir : fils du critique rock Philippe Barbot, que l'on a longtemps pu lire dans *Télérama*, entre autres, Guillaume a voulu partir de cette mythologie théâtrale qu'est, donc, ce fameux club. « Au départ, ce n'était qu'une intuition. Puis j'ai réuni les acteurs et leur ai demandé de travailler sur ces figures, ces musiciens, en jouant aussi sur le contre-emploi », raconte-t-il.

Que leur évoque cette musique et que provoque-t-elle en eux ? Voilà pour le point de départ. « Chacun a alors travaillé sur son "héros" de rock en se posant aussi la double question de savoir ce qui est rock aujourd'hui et ce que c'est que l'engagement. » Guillaume Barbot part aussi d'un constat : depuis cette époque, il n'y a plus eu de génie du rock. « Ces gens-là ont révolutionné la musique et ensuite ce fut le désert. Il y avait chez eux une véritable transcendance, que l'on peut ressentir en écoutant Janis Joplin ou Jimi Hendrix par exemple. C'est une musique qui émeut, qui touche quelque chose d'intime, qui témoigne d'un engagement politique et personnel, avec l'idée d'aller au bout des choses, sans limites. C'est aussi une époque dont on est nostalgique sans qu'on l'ait vécue, mais qui nous a aussi paralysés. Après Mai-68, qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Face à l'emprise commerciale, qu'est-ce que la contestation aujourd'hui ? Cette musique est devenue une véritable culture, mais sans contre-culture... »

Fort de ces réflexions, Guillaume Barbot n'a surtout pas voulu faire un spectacle de reprises ou de comédie musicale. Il s'agit plutôt, selon lui, d'une évocation intime, pudique, où ses comédiens et lui s'inventent leur *Club 27*. « C'est un peu comme si on réunissait les gens dans une salle avec comme règles d'aller au bout de nos rêves, jusqu'à sceller un pacte avec le diable... On joue à la

fois nous-mêmes et ces génies du rock. » Il revendique un spectacle volontairement patchwork, créé à partir d'une écriture de plateau dirigée, « avec un aspect foutraque assumé, le côté bordélique du rock, qui part un peu dans tous les sens ». Et qui, surtout, pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses. Normal : il n'est pas sûr qu'il y en ait...

Benoît Lagarrigue